

Extrait du journal intime de Charles Frémont.

15 avril 1965

Ma mère a encore passé la matinée à écouter ses disques. L'entendre fredonner à l'unisson les paroles idiotes de ces chansons stupides me rend fou de rage. Prenons Adamo : « La nuit, tu m'apparais immense, je tends les bras pour te saisir, mais tu prends un malin plaisir à te jouer de mes avances... » Le roi de la rime riche, indéniablement. Ou Claude François : « Si les oiseaux ne chantent plus leur petite chanson, tu vas encore dire que c'est mon imagination, si les meubles craquent si fort, c'est qu'ils sont malheureux, si ce n'est pas pour moi, au moins reviens pour eux... » Au secours. Et, supplice supplémentaire, quand ce ne sont pas les disques, c'est la radio qui passe en boucle ces niaiseries, et d'autres bien pires encore. Comment peut-on avoir si mauvais goût ? Au fond, que les autres se vautrent dans une telle médiocrité ne me surprend pas. Si la majorité de la population n'était pas abrutie, on lirait Rimbaud plutôt que Guy des Cars, et il suffit de rester cinq minutes au comptoir d'un café comme le Mistral pour entendre un million de lieux communs. Tout à l'heure encore, j'y suis passé, voir si elle était là-bas, et deux types à moitié soûls ont failli se battre à propos de je ne sais plus quel joueur de l'OM qui était un héros pour l'un et un nul pour l'autre. Quelle perte de temps ! Comme si la vie n'était pas trop courte pour la perdre en discussions aussi inutiles !

LE MISTRAL ANNÉES 1970

Je me suis juré, une fois de plus, de ne jamais m'abaisser à ce genre de choses.

Mais je perds le fil, cher journal, pardonne-moi : aujourd'hui, je suis énervé. J'en reviens à ma mère. Ce qui me révolte, c'est qu'elle fasse comme les autres. Vous me direz, mais enfin, ce sont juste des chansons ! Oui, mais elle vaut mieux que ça. Et je sais, quand elle les fredonne, qu'elle pense à Fernand Marci, même si elle croit que je ne suis pas au courant, et ça me...

Je l'entends arriver, j'arrête...

L'adolescent eut tout juste le temps de refermer le cahier dans lequel il rédigeait son journal d'une écriture appliquée. Sa chambre minuscule jouxtait celle de sa mère, Béatrice, lui accordant une intimité limitée. Les services sociaux de la ville de Marseille les avaient « provisoirement » installés dans un hôtel décrépît, paradoxalement appelé le Select, au centre du quartier du Mistral. On leur avait promis un logement, mais, en attendant que la promesse devienne effective, leur installation « provisoire » au Select durait depuis des années...

Béatrice apparut, l'air étonnamment joviale, peut-être grâce aux chansons que son fils détestait tant. Son apparence physique confirmait cette impression. Sans être maquillée ni particulièrement apprêtée, elle offrait naturellement le visage de ses meilleurs jours, et elle pénétra dans la chambre dans un tourbillon virevoltant et printanier.

Charles Frémont soupira. À 15 ans, il est impossible de comprendre les subtilités qui commandent l'humeur d'un adulte, et on est soi-même en proie à trop de convulsions mentales pour analyser avec discernement le comportement de ses semblables, en particulier celui de sa propre mère.

Cependant, il avait fréquenté et observé suffisamment d'adultes pour comprendre qu'il existait des caractères fort différents. Développant un manichéisme typiquement adolescent, Frémont était persuadé que le genre humain se divisait entre les matérialistes et les sensibles.

Les premiers ne paraissaient répondre qu'aux événements de la vie quotidienne – le travail, la lessive, les bonnes ou les mauvaises notes reçues à l'école, la voiture, le temps qu'il fait,

UN JEUNE HOMME EN COLÈRE

la soupe pas assez chaude, le penalty refusé à l'OM... Les autres, au contraire, réagissaient vivement à une photo jaunie, à un rouge-gorge à la fenêtre, au battement de la pluie ou au parfum des lilas au printemps. Frémont classait résolument sa mère dans cette catégorie, tant il était habitué à la voir rire ou pleurer pour un rien, s'émerveiller ou s'énerver sans raison, souvent dans la même journée.

– Qu'est-ce que tu fais, mon chéri ? s'enquit Béatrice.

Quand elle se sentait d'humeur légère, elle avait tendance à s'adresser à son fils avec une voix exagérément mielleuse, comme lorsqu'il était enfant. Peut-être l'apparence du jeune homme contribuait-elle à ce refus de le considérer comme un adulte. Furieusement réticent à toute forme de sport, Frémont avait un corps longiligne mais chétif, une corpulence de petit garçon, aux épaules étroites et affaissées. Avec un visage aux traits fins et au regard candide, son allure évoquait un jeune page, et sa voix n'avait pas encore mué pour compenser par sa gravité son absence de virilité. Agacé par le ton de Béatrice, il poussa un grognement d'extrême lassitude, comme savent si bien le faire les adolescents.

– Rien de spécial, lâcha-t-il de mauvaise grâce.

– Au contraire, taquina sa mère, car je sais de quoi il s'agit. Tu écrivais.

Frémont haussa les épaules pour minimiser l'affaire.

– C'est quoi ? insista Béatrice. Un billet doux ? De la poésie ?

– Maman...

– Des poèmes. J'en étais sûre ! Je sais que ce n'est pas le moment, mais j'espère que tu me les feras lire un jour.

– Ouais...

– Quel enthousiasme ! se moqua-t-elle.

– C'est pas ça, protesta Frémont, c'est juste que je ne suis pas sûr que... qu'ils soient réussis.

Il avait essayé de botter en touche, mais Béatrice secoua la tête.

– Moi, je suis prête à parier le contraire : un garçon intelligent comme toi ! Et tu sais quoi ? Je pense que tu pourrais même en vivre, plus tard.

LE MISTRAL ANNÉES 1970

Ce ton assuré surprit le garçon. Pourtant, il avait bien lu quelque part que personne ne pouvait vivre de sa poésie.

– Vraiment ?

– Il faudrait juste en faire des chansons, poursuivit Béatrice. Parfaitement. Si ça se trouve, dans quelques années, on les entendra à la radio chantés par...

La jeune femme s'interrompit, à deux doigts de prononcer le nom de l'un de ses chanteurs préférés, quand elle se souvint que son fils ne partageait guère ses goûts. Mentalement, elle passa en revue tous les artistes qu'elle connaissait pour en trouver un qui ferait l'affaire, mais aucun ne semblait s'imposer.

– Par ? insista Frémont.

– Par... Aucune importance. Ce que je veux dire, c'est que tant que je serai vivante, tu auras au moins une fan sur cette terre.

– Mais tu n'as rien lu de moi !

– Ça ne change rien. Je sais que tu as du talent. Je ne suis pas ta mère pour rien.

Frémont se sentit touché, comme n'importe quel enfant devant un compliment, lequel, il le sentait bien, était formulé avec une sincérité absolue. Sa mère avait foi en lui, elle le lui répétait régulièrement, et, quitte à le mettre mal à l'aise, le proclamait parfois à d'autres personnes en sa présence.

– Mon fils fera parler de lui, vous pouvez me croire, déclarait-elle alors.

– Espérons que ce soit en bien, ironisait quelqu'un.

– Évidemment ! Non seulement il est plus intelligent que la moyenne, mais il est incapable de faire du mal à une mouche ! répliquait Béatrice.

Le garçon fut tiré de ses pensées par une caresse qui venait confirmer les propos tenus. Sa mère le considéra avec une tendresse et une fierté mêlées qui lui arrachèrent un sourire timide. Dans ces moments-là, il oubliait ses chansons stupides et ses sautes d'humeur pour ne plus éprouver qu'un sentiment : l'amour viscéral et inconditionnel d'un fils pour sa mère.

– Tu sais... Si Claude François chantait un de mes textes, je serais content, concéda-t-il timidement.